

Entretien avec Zep

PAR ANNE BLANCHARD

Avec 25 millions d'albums vendus, Titeuf est l'un des enfants les plus célèbres, et son créateur l'un des Suisses les plus lus au monde. Il évoque pour nous son enfance, sa jeunesse à Genève, sa vision du pays, les auteurs qu'il a lus, ceux avec lesquels il a cheminé.

↓
© Zep. Autoportrait pour l'affiche de l'exposition Zep le portrait dessiné, 2010.



Anne Blanchard : Vous avez grandi à Onex, près de Genève dans les années 1970. Parlez-nous de ce quartier qui a inspiré celui de Titeuf et où aujourd'hui deux fresques géantes le représentent...

Zep : Onex est une petite ville qui s'est construite au début des années 1960 et est devenue un quartier de Genève. Tout était nouveau, la cité grandissait au milieu des champs de maïs et de blé, tout poussait comme un champignon, avec des barres d'immeubles, des écoles nouvelles, tout était en chantier !

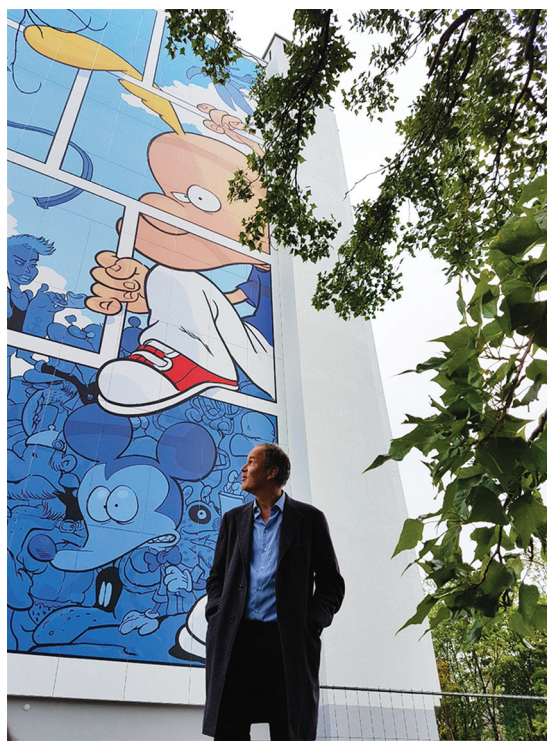
Les gens venaient d'arriver, et la majorité d'entre eux étaient des jeunes couples avec des enfants, ça avait un côté très familial. J'aimais beaucoup. Il n'y avait pas du tout cette connotation du mot « cité » un peu brutale pour les Français, qui imaginent des incendies et des guerres de gang. C'était assez cool, il y avait une forme de violence, mais en tant qu'enfant, on ne la percevait pas vraiment. La cité où je vivais appartenait à la fonction publique et était formée d'allées avec une allée pour les flics, une pour les chauffeurs de bus, et celle d'après pour les postiers, etc., c'était très corporatiste !

Quel enfant étiez-vous ?

J'étais plutôt un bon élève, mais assez renfermé. J'étais dans mon monde, j'aimais lire et je préférais imaginer ma vie plutôt que de la vivre. J'étais dans la lune, pas tellement là quand on m'appelait, je réagissais un peu en retard, mais ça se passait plutôt bien scolairement.

Que lisiez-vous ? La revue *Le Crapaud à lunettes*, *Yakari* ?

Le Crapaud à lunettes est arrivé un petit peu plus tard, je crois. Moi, je lisais uniquement de la bande dessinée et c'était une grosse inquiétude pour mes professeurs. À l'époque, la bande dessinée était assez mal vue, vraiment considérée comme de la sous-littérature. L'école en parlait régulièrement à mes parents avec le sourire mais avec une vraie inquiétude aussi : « Quand même... il ne lit que des bandes dessinées ! Il va avoir toutes sortes de problèmes... » Mais à la maison, mes parents lisaient de la bande dessinée eux aussi ! Et tout d'un coup, l'école nous foutait la trouille par rap-



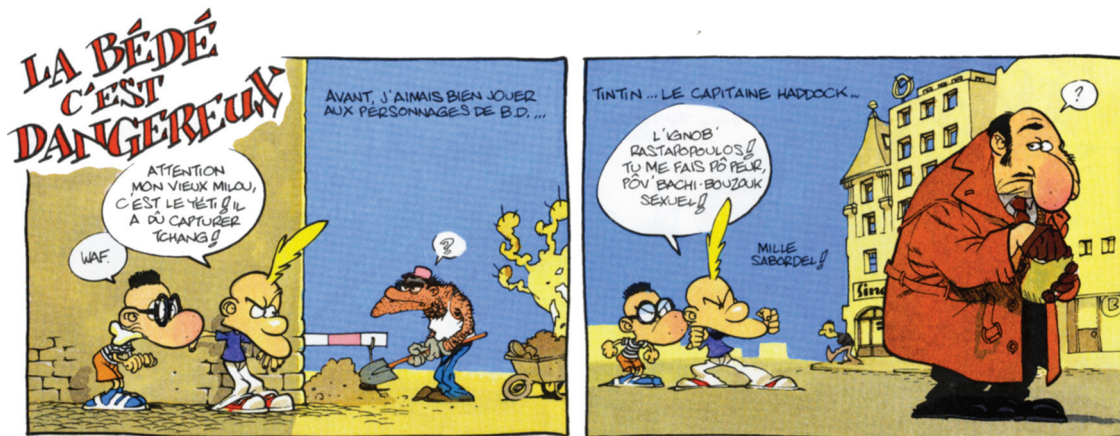
↑
Zep devant l'une des fresques d'Onex.

port à ça... Mon premier souvenir marquant de lecture c'est *Lucky Luke*, pas très Suisse donc...

Parmi les héros patrimoniaux suisses, il y a Globi, un personnage assez cartoon... Vous vous souvenez de ses représentations durant votre enfance ?

Il n'a eu absolument aucune importance... parce qu'il est suisse allemand ! Les personnages allemands n'existaient pas en Suisse romande. Genève est un petit canton, et à part un fragment de frontière avec le reste de la Suisse, la plaine est entourée de tous les côtés par la France : on roule 10 minutes en voiture et dans 3 directions sur 4, on s'y retrouve... Quand j'étais petit, les gens lisaient *Astérix* ou *Spirou*... Et, ici aussi, le best-seller, c'est *Astérix* : on a vraiment les mêmes recettes culturelles qu'en France. On est francophones, notre culture est française, absolument pas suisse-allemanique.

Quand j'étais petit, il n'y avait qu'une seule chaîne suisse et je regardais surtout la télé française, où les programmes jeunesse étaient les plus



↑
Zep : « La Bédé c'est dangereux » (extrait), in *Titeuf et le derrière des choses*, Glénat, 1996.

intéressants. Sauf qu'il y avait une grosse injustice : en France, les enfants avaient congé le mercredi et nous, le jeudi ! Si on rentrait de l'école à 16 heures, les programmes les plus sympas étaient passés !

Un autre exemple, depuis quelques années, on a les *Swiss Awards*, une distribution de distinctions culturelles, où j'ai été plusieurs fois nominé. Les Suisses allemands y sont les plus nombreux, normal, ils sont 75 %. La cérémonie qui se passe à Zurich est très populaire : 10 000 personnes super excitées attendent de voir les stars locales. Et c'est très étrange parce que nous, les quelques Suisses romands qui sommes là, personne ne sait qui on est, et nous, on ne connaît personne ! Les Suisses allemands ne nous connaissent pas du tout.

Vous avez raconté que le personnage de Titeuf était une réminiscence de votre enfance, mais une enfance plus occidentale qu'ancrée dans un territoire...

Je n'ai jamais eu envie que Titeuf soit particulièrement suisse. Quand j'étais petit, je lisais *Le Journal de Mickey* et cela me gênait de voir la tour Eiffel dans une aventure de Mickey : je trouvais ça bizarre, parce que j'avais envie de croire que les personnages habitaient à côté de chez moi. Donc je me suis un peu efforcé de ne pas faire comme ça. Mais évidemment mes premiers albums sont très marqués de choses autobiographiques et aussi

de tout ce qui est géographique. Titeuf a été créé quand j'habitais Carouge, une petite bourgade dans Genève. Ça ressemble un peu à une petite ville de province française : il y a des maisons du XIX^e et du début du XX^e siècle, des parcs, de grands platanes ; le tram passe, ça ressemble aussi un peu à la Belgique. J'ai dessiné ce décor et je l'ai mélangé avec la cité d'Onex et les barres d'immeubles. Et puis après, petit à petit, j'ai ajouté des immeubles haussmanniens parce que j'aime bien les dessiner. Je n'ai jamais pensé vraiment à un quartier genevois, mais les Genevois y repèrent très vite des choses...

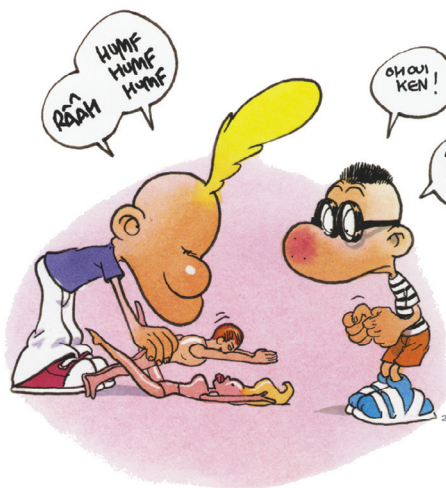
Comment Titeuf est-il reçu en Suisse allemande ? Et en Suisse italienne ?

Titeuf est surtout connu des jeunes [suisse] allemands un peu francophiles. Dans la culture allemande, la bande dessinée est très peu présente. Il y a un musée national de la bande dessinée à Bâle, dans une région allemande mais francophile, proche de la frontière. Quand il a monté une exposition sur Titeuf, les Suisses alémaniques sont venus voir mon travail. Ils en avaient entendu parler et étaient intéressés mais ils ne le connaissaient pas tant que ça. Les gens lisent très peu de bande dessinée, c'est une autre culture.

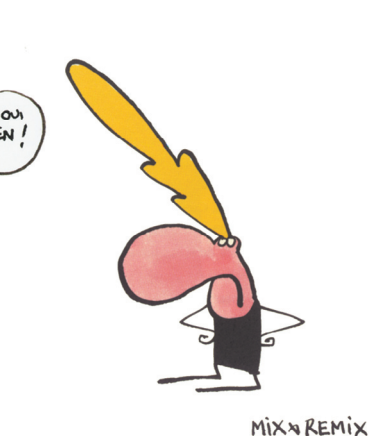
Les Italophones sont encore plus minoritaires que nous : quelques milliers de personnes, dans une région montagnarde... Il doit y avoir des lecteurs de *Titeuf* en italien. Mais là aussi, les gens



↑
Zep : Lucky Luke, in *Portraits de famille*, Christian Desbois éditeur, 2006.



↑
Zep : *Le Guide du zizi sexuel*, Glénat, 2001.



↗
Titeuf vu par Mix & Remix, in *Portraits de Titeuf*, Glénat/Christian Desbois éditions, 2004.

qui lisent de la bande dessinée parlent français. En Italie, la bande dessinée est encore plus *underground* qu'en Allemagne.

Vous ne ressentez pas d'influence alémanique dans la culture suisse ?

L'influence de la culture allemande, y compris en zone francophone, je l'ai surtout ressentie dans la réception d'une autre partie de mon travail, par exemple avec *HappySex*. La Suisse alémanique, qui est proche de l'Allemagne, a quelque chose de plus détendu que la France – où l'on est plus latins – dans ses rapports au corps et à la sexualité. Même si la France est le pays de la liberté d'expression, il y a une censure un peu plus forte. En Suisse, je n'ai jamais eu aucun problème de censure ni pour une émission, ni pour des magazines...

Mais pour *Le Guide du zizi sexuel*, ça a été la même chose partout : très bien reçu avec des exceptions ! Au moment de l'exposition à La Villette¹, un comité s'y est opposé... quand l'exposition est arrivée à Genève, de la même manière, il y a eu des gens contre : on a aussi nos réacs !

Je n'ai pas repéré de héros urbain dans le patrimoine jeunesse ou BD suisse. Diriez-vous que les Suisses ont un rapport particulier à la nature, je pense à Yakari l'Indien ou à Jonathan de Cosey...

Tout à fait, même si les auteurs que vous citez ont grandi dans des paysages de montagne. Et on a

une grande culture du voyage en Suisse, peut-être due au fait que le pays est tout petit : beaucoup de gens ont toujours voyagé. Nicolas Bouvier est un auteur marquant en Suisse romande. Il habitait près de chez moi quand j'avais 20 ans et, quand je le pouvais, j'allais l'écouter en lecture. Il était fascinant. Bouvier avait une bonne explication du besoin suisse de voyages. Il expliquait qu'ici, où qu'on regarde, notre regard se cogne à des montagnes, et, du coup, on a envie d'aller voir ce qu'il y a de l'autre côté. Quand on a grandi dans de grands espaces comme aux États-Unis ou au bord de la mer, c'est différent... Mais, chez nous, l'espace s'arrête très vite : à un kilomètre à vol d'oiseau, vos yeux butent sur un sommet alors vous avez envie d'aller voir ce qu'il y a de l'autre côté...

Si vous deviez citer un autre grand personnage patrimonial connu au-delà des frontières, ce serait... ?

On a de très grands affichistes plus connus en Allemagne qu'en France, mais on a surtout Rodolphe Töpffer ! Il a tout de même inventé l'idée d'un récit dessiné publié en livre... c'était quelque chose ! C'était complètement étrange, révolutionnaire, ces récits un peu satiriques, un peu hybrides, dessinés et écrits en même temps. Il appelait ça de la « littérature en estampe ». Personne n'a embrayé... Pour la suite, il a fallu attendre presque cent ans !

Vous avez parrainé des jeunes auteurs dans «Tchô, la collection», parmi lesquels il y a eu beaucoup de Suisses...

Oui, au début il y en a eu pas mal de ma génération : Tom Tirabosco, Mix & Remix, Frederik Peeters... Je les connaissais... il était assez évident qu'ils participent. Il y a une scène très vivante, très intéressante en bande dessinée à Genève depuis 2000 : comme à Bruxelles dans les années 1960-1970 ou à Paris dans les années 1980. Bien sûr, on ne peut pas vraiment appeler ça une école genevoise parce que – justement – c'est très éclaté du fait qu'il n'y a pas vraiment de gros projet éditorial.

Il n'y a pas ou pas eu d'éditeur fédérateur comme L'Association en France ?

Il y a Atrabile, qui défend une bande dessinée alternative. Mais c'est difficile pour un éditeur suisse d'être bien diffusé en France et de toucher un large public.

Nous sommes toujours obligés de nous expatrier en France ou en Belgique pour être publiés ou, en tout cas, pour vivre de notre travail.

Il y a bien eu quelques projets éditoriaux, notamment autour du magazine *Sauve qui peut* au début des années 1990. Cela a réuni du monde mais durant deux ans seulement. Cela a mis en lumière des dessinateurs qui jusque-là n'étaient publiés que dans des fanzines ou qui faisaient de l'autopublication, notamment Tom Tirabosco, Wazem, Baladi... Titeuf aussi a commencé dans *Sauve qui peut*. Ensuite, c'est parti en fumée. À part des fanzines, je ne vois pas vraiment de projets qui auraient traversé le temps.

Il y a d'autres éditeurs... Paquet, par exemple, s'est lancé à ce moment-là, vers la fin des années 1990, mais son activité est plus en France qu'en Suisse, j'ai l'impression. Il a beaucoup publié de francophones, qu'ils soient suisses ou non.

Vous parliez de Tom Tirabosco, vous avez parrainé l'école qu'il a montée...

Il y avait une section BD aux Arts-Déco de Genève où j'ai étudié, mais elle était un peu bâtarde. Il fallait autre chose... C'est un nouveau cursus de deux ans, qui comprend de la bande dessinée, de l'illustration, du dessin de presse, du reportage dessiné, de la narration, du scénario et de l'anima-

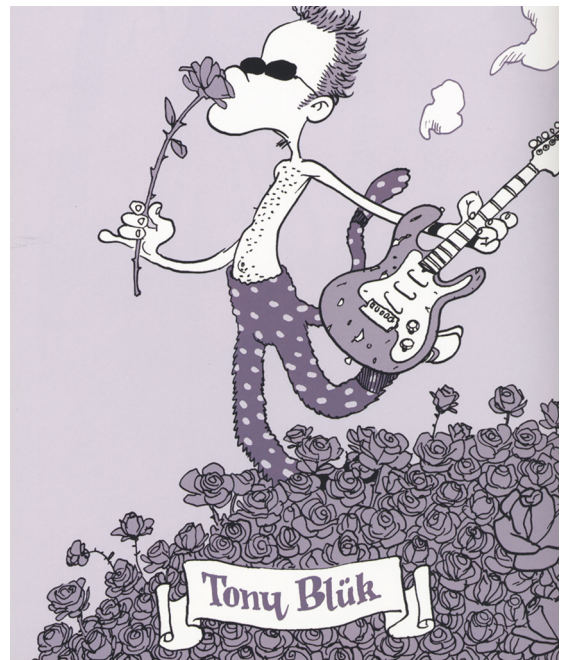
tion qui a ouvert au Centre de formation professionnelle Arts. Cette formation existe depuis trois ans, mais imaginez, il a fallu vingt ans pour qu'il y ait un diplôme et une reconnaissance fédérale !

Il a fallu avoir la reconnaissance de Berne... Mais là-bas, quand vous parlez bande dessinée, on ne sait pas de quoi vous parlez... Ça a été un combat au long cours de faire valider ce projet par les instances officielles. Aujourd'hui, c'est une formation très vivante, qui attire beaucoup de monde.

Une des chansons de votre ancien groupe, Zep'n'Greg, parle de légaliser le Cenovis (ndrl : pâte à tartiner typique, à base de levure). Il y a une autodérision suisse ?

Oui tout à fait, il y a cette autodérision comme chez les Belges. Ça repose peut-être sur cette conscience qu'on a d'être un petit pays, de savoir qu'on ne va pas changer le monde ! Et, nous, les Romands, comme on est la minorité de la minorité, nous avons une espèce de rivalité avec les Suisses allemands : on ne les aime pas beaucoup.

↓
Autoportrait en Tony Blük (pseudo de Zep guitariste du groupe Blük Blük, 2006), in *Zep, le portrait dessiné*, Mudac/BD-Fil, 2010.



Est-ce que le fait de vivre dans un pays pluri-lingue rend plus sensible aux mots ?

La Suisse est vraiment dans une culture de l'image, et pas dans le texte. Quand, à Paris, je regarde les supports de communication, la publicité, je suis toujours admiratif des jeux sur le verbe, autour de la littérature, de la langue. En France, les publicitaires connus sont devenus célèbres pour leurs slogans, alors qu'en Suisse, les grands publicitaires sont ceux qui ont fait des images marquantes. Ce n'est pas un Suisse qui trouvera une phrase comme « Demain... j'enlève le bas... ». Ici, toute une partie du pays ne comprendrait pas ! On est vraiment dans une culture de l'image : comme on a trois langues, c'est l'image qui nous rassemble.

Vous avez des liens avec les bédéistes de l'underground suisse allemand ?

Il y a *Strapazin*². Le magazine existe depuis trente ans et a vraiment centralisé toute la bande dessinée suisse. On a tous, tous les Romands, été publiés par eux. Ils se fichent de la barrière de la langue... ils sont plus ouverts que nous. Et, ils ont besoin de trouver des gens... Et comme ils ne nous voient pas comme des envahisseurs... Ils ne souffrent pas de notre présence...

Vous êtes une petite minorité peu dangereuse...

Oui, une minorité avec laquelle, en général, on peut avoir une certaine condescendance... Les Suisses alémaniques sont une majorité qu'on subit, par exemple dans les votations fédérales. Les villes votent toutes un peu pareil, Bâle et Berne votent comme Genève et Lausanne, mais la campagne et la montagne allemandes sont immenses, et ont beaucoup de voix... On a souvent des résultats de votations un peu réactionnaires !

C'est Jean-Claude Camano, de chez Glénat, qui vous a repéré dans un fanzine, vos éditeurs sont belges et français. Mais vous vivez toujours en Suisse, c'est un pays qu'on ne quitte pas ?

C'est un pays où je suis bien. Comme beaucoup de gens, j'ai eu envie de voyager, de voir ailleurs, mais il y a quelque chose qui me retient ici. C'est très confortable et agréable, cette espèce de micro-pays, à la fois très européen et presque méridional. Il y a la montagne, on ne peut pas dire qu'il y a la

mer... mais il y a ces trois lacs qui donnent une ambiance presque maritime. Si vous allez vous promener autour du lac Léman, il y a des marins, de l'eau, des poissons. Il fait bon vivre à Genève.

Et puis on a de grandes villes internationales comme Genève, Zurich ou Bâle, avec un fort brassage de population. À Genève, 30 % de la population sont étrangers, ce sont des travailleurs internationaux, une population de décideurs, venus ici pour le CICR, l'ONU. Ils amènent une tonalité particulière intéressante. Et, en même temps, cela reste provincial. « On est dans un pays qui fait toujours le commentaire des autres »...

« On est dans un pays qui fait toujours le commentaire des autres », que voulez-vous dire ?

Nous ne sommes pas un pays dominant, nous n'avons jamais tenu le leadership international. Ça donne à la Suisse quelque chose d'assez spécial, de l'ordre de l'observation.

Il y a aussi cette culture du fédéralisme, très particulière chez nous. Il n'y a pas de culture de l'opposition. Moi qui passe beaucoup de temps à Paris, je suis toujours épaté, stupéfait, de cette force d'opposition qu'il y a. Les gens se mobilisent, descendent dans la rue quand ils ne sont pas d'accord. En Suisse, les gens ne vont pas descendre dans la rue ni faire de cocktails Molotov. On va écrire une pétition qu'on va faire signer pour faire passer une votation populaire. Il y a cette possibilité, assez géniale en fait, de démocratie directe. C'est plus efficace que la rue où on ne se retrouve qu'avec les personnes qui sont déjà d'accord. La votation est un vrai outil démocratique, énormément utilisé : par toutes les oppositions et par tout le monde. Il n'y a pas cette culture française binaire droite/gauche ou gouvernement/opposition. Durenmatt disait « Si l'on voulait faire la révolution en Suisse, c'est le peuple qu'il faudrait renverser. » Ici, le gouvernement, ce sont des parlementaires qui sont des fonctionnaires, ils sont là pour relayer ce qu'on va dire nous : ils ne prennent pas de décisions. Cela nous donne une espèce de force tranquille parce qu'on sait qu'on ne pourra rien nous imposer. ●

Propos recueillis le 13 avril 2021.

1. En 2014-2015.

2. *Strapazin, das Comic Magazin* : <https://strapazin.ch/>